

3) Fêtes et coutumes au cours de l'existence

La naissance. De tout temps les fêtes familiales vinrent couper agréablement la monotonie du train-train journalier. Grâce à leur retour périodique, les anniversaires des membres de la famille jouaient un rôle de premier plan. Le jour onomastique n'eut jamais, à ma connaissance, une importance quelconque dans nos hauts parages.

Quel gosse, quelle grande personne même, ne jouit pas dans le secret de son cœur de voir s'approcher le jour désiré ? Non qu'il ait en perspective des cadeaux mirobolants : une poupée, un joli dé pour les fillettes; un couteau, un marteau pour les garçons.

Le jubilaire est félicité par la parenté dès qu'il fait apparition le matin. A déjeuner, peut-être déjà, à goûter sûrement, il y aura de la tarte (du gâteau, avec un g d'une longueur démesurée) pour les gens du cru). Il s'agit d'ordinaire de gâteau à la "parlette", c'est-à-dire qu'une épaisse couche de bouillie de pruneaux secs et de raisins recouvre la pâte. Certaines familles restent pourtant fidèles aux sèches aux oeufs et au vin, d'origine très ancienne. Exceptionnellement, à la fête du papa peut-être, la maman fouettera à l'écart une jatte de crème qu'elle servira avec de groustillantes gaufres ou bricolets (brefés en patois local). Entre adultes, il n'était guère question de cadeaux.

Note: les pives sèches ramassées par les enfants étaient fort appréciées au moment de la fabrication des gaufres, w leur feu clair et vif.

Oublier l'anniversaire de quelque ancien ou ancienne serait ressenti comme manquement grave. Bien me souvient d'une demoiselle sur l'âge qui me disait d'un air apitoyé : "J'ai eu septante ans hier et personne ne s'en est douté, pas même ma sœur!"

Le sort fait parfois drôlement les choses. Si, dans la plupart des familles, les anniversaires s'égrenent au cours des saisons, chez quelques-unes vous les trouverez groupés dans un seul et même mois. Il me souvient même d'une maisonnée où les trois filles étaient nées le même jour, si non la même année. Une vraie nouba rappelait chaque année le triple événement..

Maints obituaires familiaux du XVIII^e siècle en témoignent : le signe sous lequel l'enfant venait au monde était affaire d'importance. Le père notait chaque fois : tel jour, sous le signe du Bélier, du Lion, de la Vierge ou de la Balance, il m'est né un fils ou une fille.

Baptême. Cette cérémonie se déroulait autrefois peu après la naissance (15 jours ou 1 mois), aussitôt qu'un jour propice le permettait. On comptait généralement deux parrains ou compères (compère); autant de marraines ou comères (comère). Ils étaient choisis les uns et les autres, parmi les oncles et les tantes. Parrains et marraines prirent longtemps leur rôle au grand sérieux. Puis peu à peu, le parrainage se mua en vaine formalité. Beaucoup de parrains et de marraines cessèrent de s'intéresser à leur filleul et filleule sitôt le repas terminé. Le mal sévisait déjà il y a plus d'un siècle. *bat aïwâ d'eu*

Le repas de baptême (repâ de) avait lieu à la sortie de l'église. Chacun l'organisait à sa façon, selon ses moyens et sa générosité. Les merveilleuses, la crème et les bricolets faisaient souvent apparition. *bat aïwâ d'eu*

Parrains et marraines offraient alors leur cadeau de rigueur. Ces dernières s'entendaient à glisser, sans attirer l'attention, une pièce de cent sous dans la bande tricotée de bébé.

La fillette, chargée de porter à l'église le joli petit plat à eau pour asperger bébé, ainsi que la traditionnelle serviette, occupait au repas une place d'honneur. C'était une sorte de juvénile troisième marraine.

Autrefois, les festivités se prolongeaient assez tard dans la nuit. Les familles aisées faisaient appel au viomneur. Jeunes et vieux se trémoussaient de leur mieux (1850). *Holonneux*

Repas de confirmation. Le mot confirmation n'a rien de populaire chez nous. Le Combiér disait tout simplement : il ou elle a été reçu ou reçue. Ceux ou celles que, pour une peccadille, le ministre refusait d'admettre à la confirmation du vœu de baptême s'entendaient qualifier de criblés ou criblées. Ils portaient cette épithète malveillante, comme une tunique de Nessus, leur vie durant.

La récantion, grave cérémonie du jour des rameaux, ne paraît pas avoir été suivie d'un véritable banquet. La famille se contentait de prier à dîner parrains et marraines, s'ils prêtaient encore quelque intérêt au néophyte.

Noces. Nos lointains ancêtres du Lieu faisaient grand cas de poisson en ces occasions-là. La partie historique a fait allusion aux démêlés auxquels donnèrent lieu, les pêcheries organisées en vue de noces imminentes. Ces raflés de poisson disparurent sous le régime de Berne. Le bailli désignait, un pêcheur attitré, logé sous une des voûtes de l'ex-monastère. A ce fonctionnaire la pêche exclusive au filet. Mgr et sa famille y trouvaient leur compte. Les menus de noce des bourgeois du Lieu en pâtirent.

De ce temps-là, l'époux se présentait à l'église équipé militairement et armé.

Le repas froid offert vers les 10 heures du matin par les parents de la fiancée à leur domicile, s'appelait anciennement la sortie, plus tard le déjeuner. Il consistait à l'ordinaire en vins, pain et fromage. En 1746, la sortie d'une soeur revint à 14 florins. Les familles les mieux placées corsaient le menu en y ajoutant des tranches de jambon et de saucisson.

Pendant que les mâchoires s'en donnaient, les jeunes gens tiraillaient dans le voisinage, sûrs d'obtenir de l'époux leur louis d'or de pourboire.

Les couples qui en avaient les moyens organisaient une course en "chars-à-bancs" (plus tard en breks capitonnés) autour du lac de Joux. Peu après la bénédiction, les cochers apparaissaient coiffés au chapeau, touffe de rubans au fouet. Le cheval lui-même était enguirlandé aux couleurs cantonales. La joyeuse cohorte filait comme le vent sur le Pont où un plantureux souper l'attendait. Il lui arrivait de prolonger la course jusqu'à Vallorbe. Une partie familiale prolongeait le repas. Nul n'hésitait à faire entendre sa vieille chanson favorite. Tout le répertoire d'alors y passait. Les époux prenaient la poudre d'escampette. "Flappia", les autres participants reprenaient le chemin du logis, souvent assez tard dans la nuit.

L'une de ces équipées nuptiales, en été 1885, faillit avoir des suites fâcheuses. Au moment où les breks approchaient du Bas des-Bioux, un chien furieux s'élança au poitrail des chevaux. Les cochers réussirent à écarter la bête à grands coups de fouet. Nous l'avions échappé belle! On apprit en effet le lendemain que le chien effectivement enragé, après avoir dû renoncer à mordre les chevaux, s'était rué sur le régent de la localité. Le malheureux Mr Cart, aussitôt cautérisé, put être soustrait à la mort grâce à la découverte toute récente de Pasteur.

La création de lignes locales de chemin de fer mit fin aux pittoresques courses en char-à-bancs.

Les repas de noces ou de fiançailles portaient le nom de *græts*. Ce terme, désuet depuis des générations, n'a pas passé en français local.

Repas mortuaires. Au dire de nos anciens, il était coutume chez nous, il y a bien longtemps, d'ouvrir toutes grandes les fenêtres de la pièce où un moribond s'apprêtait à rendre le dernier soupir. Ce faisant on entendait faciliter l'ascension de l'âme vers l'azur.

Le corps, une fois lavé et revêtu de ses vêtements de nocce (haillons de scandale!) reposait sur une planche jusqu'à la mise en bière. Malheur à la famille dont l'un des membres passait un dimanche "sur le laon", un 2ème décès devait la frapper au cours de l'année.

Des voisins et voisines se chargeaient de veiller le corps deux nuits consécutives. On n'a pas souvenance qu'ils aient chanté ou récité des prières. Du vin, du pain et du fromage étaient mis à la disposition des veilleurs et veilleuses. La Vallée connut en son temps des pleureuses. La grand-mère, née en 1815, racontait avoir fait toute jeune la connaissance de la dernière de ces personnes à la larme facile.

La famille dressait le rôle des hommes conviés à suivre le convoi funèbre. On profitait malheureusement de l'occasion de se venger de quelque voisin avec lequel on était en froid en ne l'invitant pas. Ainsi s'exacerbaient et s'éternisaient les brouilles. Le corvocatour, de noir vêtu et pourvu d'un haut de forme à long crêpe s'en allait de maison en maison transmettre son message. Il touchait d'ordinaire 5 francs pour ses peines.

L'apparition du drap mortuaire précéda celle du corbillard (6 mètres de drap). Le Chenit s'en procura de grands à franges pour les adultes et de petits sans franges pour les enfants. Ces draps mortuaires furent d'abord utilisés par certains secteurs. Le détenteur du drap de l'un des hameaux, l'ayant prêté sans autorisation, dut payer une amende.

La paroisse du Sentier se procura un corbillard en 1857. On se servit jusqu'alors de chars ou de luges à bois, suivant la saison.

Autrefois, seule les célibataires avaient droit à une couronne mortuaire. Une quête se faisait au hameau où filles et femmes se chargeaient elles-mêmes de confectionner la couronne en fleurs des champs ou des jardins. La pervenche, la violette, la grande marguerite entraient surtout en ligne de compte. Un vieux forestier demanda un jour qu'on lui fit une couronne en branchettes de sapin vert, dites *dais*. Son vœu fut naturellement exaucé.

Il y a un siècle, les enterrements avaient lieu à 10 heures du matin. Depuis des générations, 2 heures de l'après-midi est de règle.

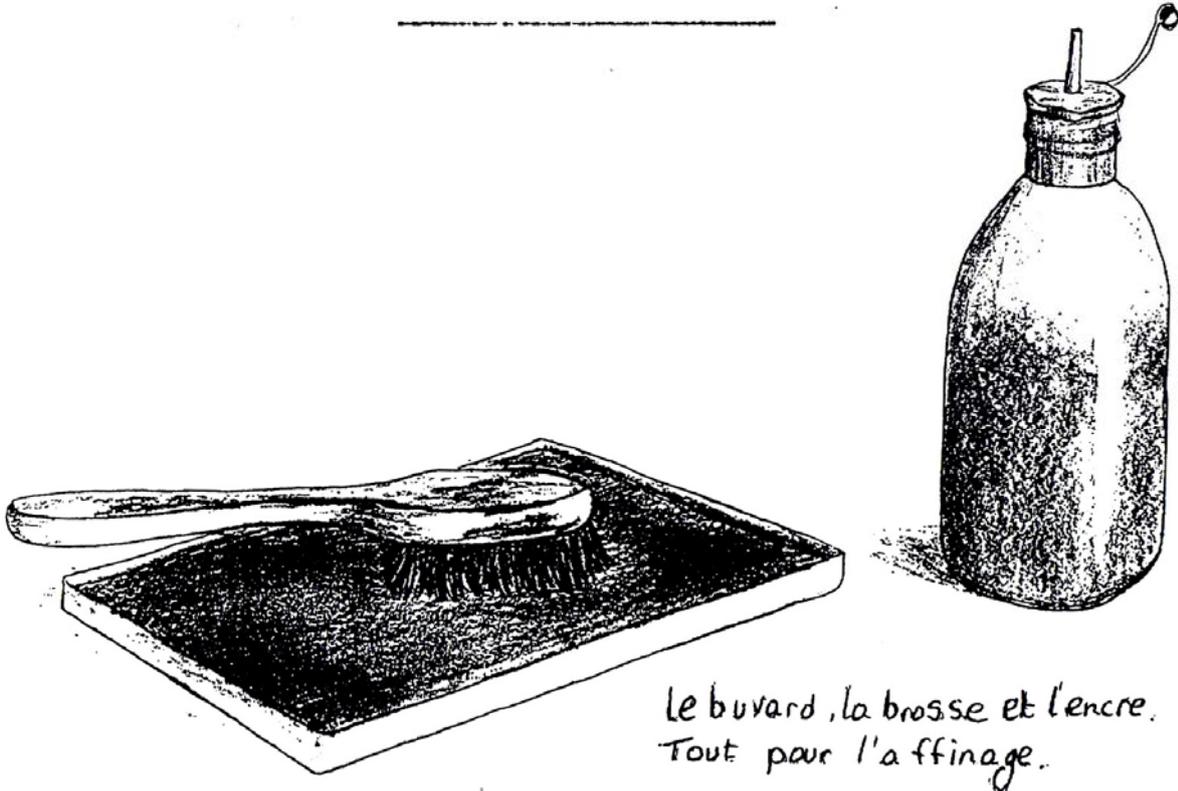
Une agape précédait autrefois le départ du convoi. On y offrait du pain, du vin, du fromage (de la goutte aussi au nord du district). Il en résultait parfois des incidents tragi-comiques. *Un d'entr'eux a été relaté plus haut.*

La cérémonie terminée, les invités regagnaient la maison mortuaire. Un repas, plus ou moins plantureux selon la situation laissée par le disparu, les y attendait. Les langues ne tardaient pas à se délier, les rires fusaient, les chansons bachiques ou grivoises étaient d'ordre du jour.

Nul ne pouvait se dispenser d'offrir quelque chose, la famille dut-elle s'endetter à l'occasion. La bourse des pauvres intervenait au besoin; c'est ainsi qu'en 1815, au Chenit, un billet de 50 batzes fut alloué à des miséreux pour procurer le vin et les victuailles nécessaires pour un repas d'enterrement.

Les pasteurs tonnèrent contre ces excès. Ils firent l'impossible pour déraciner la pratique scandaleuse des repas mortuaires. Leurs efforts finirent par être couronnés de succès. Certains hameaux écartés et les maisons foraines demeurèrent les derniers attachés aux joyeuses libations funéraires (1850).

Notes: Après le départ du convoi, on invitait les voisins à prendre le café ou à goûter.



Le buvard, la brosse et l'encre.
Tout pour l'affinage.

10) Fêtes, us et coutumes saisonnières chez nos campagnards

Rien de plus capricieux que la succession des saisons dans nos montagnes. Parfois, l'hiver se prolonge indéfiniment jusqu'au début de mai (1808?). L'on plonge alors brusquement dans l'été, pour ainsi dire sans transition. D'autres années, la neige disparaît de bonne heure et comme par enchantement. Le doux printemps s'installe déjà en mars. Le paysan s'en inquiète, il sait que de terribles rebuses se préparent, inévitables compagnes de la foire du printemps (Jeunes vendredi et samedi de mai).

L'automne, si automne il y a, mérite combien plus raisonnablement que le printemps le titre de saison idéale. Les gros travaux ont pris fin. Même le cultivateur sait trouver quelques moments de loisir pour admirer les lointains vaporeux qui s'estompent sous une lumière cendrée.

La neige oublie parfois le haut Jura alors qu'elle choit en abondance dans des contrées favorisées. Il arrive qu'on ait le pied libre jusqu'au nouvel an. La terre a durci, mais les journées ensoleillées demeurent délicieusement tièdes. Quel plaisir d'arpenter les crêtes des montagnes en sentant le terrain ferme sous ses pieds ! Laissons maugréer jeunesse et marchands de skis. Leur revanche viendra à brève échéance.

L'irrégularité des saisons en leur succession entraînait l'avance ou le retard de la célébration des fêtes rurales.

Les livres et la tradition populaire nous rapportent que certaines années (1865) les semailles s'achevèrent avant la fin d'avril, mais que d'autres années on se trouvait fort en retard, en sorte que la foire du Lieu () dut être renvoyée parce que les semailles battaient leur plein.

Les semailles, les foires et les moissons se terminaient par un joyeux repas familial, le "ressat". Les semailles duraient de deux à cinq ou six jours, suivant l'importance des domaines. C'étaient des journées de dur labeur, mais de fête aussi lorsque le beau temps persistait. Deux, trois voisins s'entendaient pour se prêter à tour de rôle leurs chevaux et leurs bras. On embauche quelques journaliers pour égaliser les mottes. (Bezôdje = journal.) Les deux bêtes retournent lentement les mottes fumantes. Dans le sillon les gosses découvrent en poussant des cris de joie les "coquillettes" si appréciées. L'opération dure jusqu'à midi. C'est l'heure de dételer. Un plantureux dîner de soupe aux pois du pays, de lard, de choux et de pommes de terre attend les travailleurs.

L'heure de la "merenâ" si bienvenue est arrivée. Bêtes et gens se reposent deux heures durant. Seuls de sonores ronflements trahissent la présence des travailleurs. A trois heures précises, le coup de corne du patron retentit. On rattelle. Le coultre (soc) brillant recommence à fouiller la terre. Ainsi se passe l'après-midi, coupée pourtant par le marendon, le goûter pris aux champs.

Le soir, la soupe prise, un gigantesque "herbat" fait apparition sur la table. Fendez en longueur une "bégaiette" (), glissez une languette de beurre dans l'incision, refermez de tout, vous m'en direz des nouvelles!

Les valres et avalés

La pièce de terre une fois égalisée à coups d'œuvres (sorte de lourd râteau) et de fossoir, dûment ensemencée et hersée, se chargera, s'il ne survient "ovaille" (malheur), d'assurer le pain de la famille.

Ce soir, une fois les opérations menées à bonne fin, il y aura l'inévitable "ressat". Un majestueux "befa" (saucisson enveloppé d'une vessie de porc) y sera dépecé sans pitié. Avec des pommes de terre à l'étouffée (dit courtbouillon) et de la salade aux choux, chacun s'en tapera.

La montée. Nous sommes à la mi-mai. Montera-t-on tôt ou tard cette année ? Question d'importance, car le foin devient rare au fénil. Sera-t-on obligé de faucher aux abords de la ferme pour parfaire l'affouragement des bêtes ? Ce serait dommage.

Voici le 1er juin. L'étable va se vider. Le jeune bétail et l'une des vaches destinée à approvisionner le ménage en lait s'en iront sur les "communs" voisins. Les autres vaches, amodiées pour la saison au père Cantin, s'achemineront vers le Chalet Brûlé, sur le territoire français.

Le troupeau de François Cat se recrute surtout dans la plaine vaudoise. Les bêtes voyagent toute la nuit, à part l'inévitable débridée faite à Molendruz chez la Zazi. La cohorte carillonnante fait son entrée au Sentier à 5 heures du matin. Cat et les paysans accompagnants font halte à l'Hôtel de Ville avant de grimper le Risoud. Les propriétaires Combiens de bétail se joignent au cortège au moment opportun. Les bêtes s'égaillent (égailent selon l'expression du crû). Il faut les ramener sur le bon chemin à grand renfort de coups de fouet et de bâton. Enfin voici le chalet. Les hommes, altérés par la course et les cris poussés, sont rouges comme des pivoinés. Malheur à ceux qui à jeun, se précipiteront sur le gros vin rouge. D'agiles coiffes tuyautées à la bourguignonne s'agitent à la cuisine. Le repas est à point. Il consiste en rôti, pommes de terre, jambon et saucisson à discrétion, sans parler du boire. On compte plusieurs longues tablées où fraternisent gros paysans vaudois, petits cultivateurs combiens et Comtois au parler ailé. Un bonhomme de chez nous, fort intéressé, profite de la semi-obscurité de la pièce pour glisser dans sa poche des tranches de viande. Son voisin, un plaisantin, s'aperçoit de la manœuvre et s'apprête à lui jouer un tour à sa façon. Subrepticement il glisse quelques cuillerées d'épaisse sauce de rôti dans la poche garnie. - Voici l'heure des productions individuelles. Les Combiens en font presque exclusivement les frais. Le paysan (soit l'éleveur de la plaine) se fait tirer l'oreille, il n'y a pas grand chose à en tirer. Les Comtois qui adorent la musique, mais ne la cultivent guère, se contentent d'écouter et d'applaudir. - Vers la fin de l'après-midi, on prend congé du père Cantin et de ses collaborateurs. Une dernière tape amicale aux bêtes et l'on reprend le chemin de la Vallée. Cela ne va pas tout seul, car trop souvent, il faut soutenir par le bras ceux qui ont abusé du jus de la vigne.

Les gosses, cela va de soi, faisaient le vert et le sec pour que le père leur permit de l'accompagner à la "montée". Ces curieuses expéditions m'ont laissé un souvenir aussi vivant qu'indélébile.

Les rassats des fenaisons et des moissons. Ils ne différaient en rien de ceux des semelles. A signaler pourtant la présence au rassat des foins de faucheurs montés de la plaine vaudoise. C'étaient des Filletaz, des Gloux, des Bélaz, des Badel, des Jotterand, des Berseth ou autres. Leur courte blouse, leur parler spécial, donnait une note pittoresque au repas terminal.

La descente même par le beau temps n'avait pas l'attrait de la montée. L'amodiateur offrait un verre de vin, une bouchée de pain et de fromage à ceux qui venaient quérir leur bétail, c'était tout. Les bêtes lasses de chercher leur vie parmi les herbes desséchées, accueillaient leur ancien patron avec transport. Une poignée de sel scellait le pacte renouvelé d'amitié. Sans regret apparent, les vaches abandonnaient leur vaste pâturage d'Outre-Risoud pour s'engager dans le chemin rocailleux de la Vallée. Peut-être se rendaient-elles vaguement compte qu'un regain abondant les attendait de l'autre côté de la montagne. Dociles, elles cheminaient à la file indienne sans daigner prendre garde aux herbages qui poussaient aux alentours. Cette rentrée à l'étable avait quelque chose de morne.

Fêtes de corporations. A la Vallée, le régime des corporations eut une existence éphémère. Imposé à nos horlogers (1751), puis à nos pierristes (vers 1758), le système ne tarda pas à provoquer un mécontentement général. En 1776, ces deux corporations se virent finalement abolies.

Des réunions, agapes ou cortèges organisés par ces deux corps de métier, des rites en usage, aucune notion n'a subsisté. On sait seulement que MM. les corporateurs se croyaient d'essence supérieure au commun des mortels. Les horlogers disposaient à l'Hôtel de Ville d'une tonneau spécial à leur usage particulier.

(Fête de charpentiers, forgerons, maçons, tisserands, tanneurs, bûcherons, bouchers. Associations récentes ? Pique-nique sur la côte chez Pierre-Henri en 1865 (M 1936(20 sq)).

Pique-niques

ms 597b. 597c . Vivant souvenir que celui des pique-niques de mon enfance! Cette coutume d'origine anglaise se propagea à la France au début du XVIII^e siècle. On ne sait quand notre Vallée emboîta le pas.

Certain beau dimanche d'été, une fois foins et moissons terminés, les habitants d'un hameau se donnaient le mot pour aller passer l'après midi sur une esplanade ombragée voisine. Rares les casaniers qui refusaient d'y participer.

Dans mon hameau natal, cette fête champêtre se déroulait à l'endroit dit la Promenade (la Proménèra). On ne pouvait rêver rien plus idyllique que cette allée ombreuse soigneusement aplanie. La vèprée se passait en conversations et jeux divers. Vers les 4 heures, les mamans s'éclipsaient pour aller préparer à domicile un café au lait bouillant, le pain, le beurre, les fromages, les confitures indispensables; parfois des tranches de tarte ou de jambon.

Aldées par la marmaille, elles transportaient les précieuses victuailles dans de grands paniers, sur la place de fête. Alors on goûtait par groupes familiaux, sur l'herbette.

Mais les éleveurs de bétail ne sauraient prolonger longtemps la distraction, il faut bientôt aller traire. Les mamans ne tardent guère à rentrer chez elles. Tant de bogognes les y appelle. La jeunesse aura désormais le champ libre. Elle s'empressera d'organiser des rondes, des jeux de sociétés, voire un bal champêtre au son de l'"accordéon". Un grand brasier illumine la scène. Deux coquemars assurent l'eau bouillante nécessaire à la préparation d'un thé ou d'un café toujours bienvenus. Avant minuit, les derniers couples prennent le chemin du logis.

Il arrivait casuellement à deux hameaux de s'associer pour pique-niquer en commun. Tel fut le cas de Chez-le-Maitre et de Derrière-la-Côte en 1865. La génération récemment disparue évoquait volontiers cette manifestation, grandiose pour l'époque. Le modeste goûter se transforma cette fois-là en banquet. De vraies tables et chaises attendaient les convives sous les sapins centenaires de la Côte chez Pierre-Henri. Des guirlandes de mousse piquées de fleurs de papier couraient de branche en branche au-dessus des têtes des joyeux participants. Un foyer de no-lasse permettait de prendre à volonté un café de choix.

Les distractions, devenues surabondantes, portèrent le coup de grâce aux pique-niques villageois. Le dernier auquel j'ai assisté eut lieu en 1901. Grande nouveauté : la Promenade fut éclairée à l'acétylène. On vint de loin contempler cette illumination a giorno.

Note. Nos artisans, horlogers, au temps de la maîtrise excepté, n'avaient pas coutume de célébrer des fêtes de gens du métier. Aujourd'hui, les divers corps s'y mettent peu à peu.



Un crochet à glace utilisé à la
glacière du Pont.

L'année religieuse et ses coutumes.

Dans mon jeune temps, l'année civile se subdivisait en trois périodes dites époques. Elles commençaient au nouvel an; à la foire du printemps, vers la mi-mai; à la foire d'automne, dans la dizaine d'octobre. La longueur des époques, fort variable, allait de 4 mois $3/4$ à 2 mois $1/3$. Ce système local disparut entre 1890 et 1900. L'apparition de diverses fabriques où les ouvriers touchaient régulièrement leur quinzaine^{ne} contribua pas peu à le léguer dans l'ombre ce vieux système des époques. La plupart des comptes se réglaient aux époques. Les marchands d'horlogerie réglaient leurs ouvriers; ceux-ci s'empresaient de solder les notes du boulanger, du boucher, de l'épicier, du mercier et même des maîtres d'état. La plupart des ménages ne disposaient d'argent liquide qu'aux époques.

Les solemnités religieuses protestantes par contre ne furent jamais conjointement époques de règlements de compte ou de déménagement.

La Noël d'autrefois, c'est-à-dire d'avant l'apparition du senin illuminé (1875), avait un caractère singulièrement austère. Chacun s'efforçait d'assister aux deux services. Il n'était pas dans les moeurs de faire ce jour-là des invitations de parents à dîner ou à souper.

La veille de Chalandes pourtant, certaines familles se divertissaient à leur façon. Les adultes fondaient du plomb pour en tirer toutes sortes de présages ou plouaient des psaumes au moyen d'une épingle glissée entre les feuilletés de la Bible. Ces pratiques, dont la tradition seule persiste, remontent à des générations en arrière, au XVII^e siècle sans doute.

Venait ensuite dans l'ordre chronologique, la fête de l'Annonciation, plus connue sous le nom de la Dame (25 mars). Un décret du Grand Conseil (1857?) supprima cette fête. Le vendredi-Saint vint la remplacer. Le souvenir de la Dame n'en demeura pas moins populaire jusqu'à une époque récente. En 1862, un charpentier, dit le Zirlippe, s'en vint chez mes parents se faire payer sa note afin de pouvoir fêter dignement Notre-Dame.

Vendredi-Saint et Pâques correspondaient souvent au renouveau dans la nature, aussi le vaste temple de bois paraissait-il moins lugubre qu'à Noël.

Grand jour pour la jeunesse que celui de la réception. Des mois d'avance, la conversation des fillettes roule uniquement sur leur robe et surtout sur leur voile. Affaires d'état pour ces demoiselles en herbe. Les papotages n'en finissent pas. Les garçons, moins communicatifs, semblent se préoccuper assez peu du complet, du chapeau et des souliers battant neufs qu'ils revêtiront ce jour-là.

L'après-midi de Pâques, si le temps est au beau, les distissements ne manquent pas. Hier la maman, entourée de toute la marmaille a peint plusieurs douzaines d'œufs, les uns aux couleurs d'oignon, les autres au bois d'Inde. Sur ces derniers, d'un beau brun foncé, les fourmis traceront en rouge d'étranges arabesques. Les deux vieux oncles, vrais artistes en leur genre, ont gravé au burin des tableautins criants de vie sur les minces coquilles. On y voit une poule entourée de sa couvée, un lièvre qu'un chasseur met en joue, la silhouette caractéristique de la Dent de Vaulion, outre diverses inscriptions.

Abîmer ces œuvres d'art serait dommage. On les conservera religieusement dans un panier à la vieille chambre. Les visites pourront les admirer. - Chacun des gosses empoche une demi-douzaine d'œufs non gravés. Maintenant on va "croquer" c'est-à-dire entrechoquer deux œufs par la pointe afin d'en éprouver la résistance. Les partenaires tiennent leurs œufs soigneusement resserrés dans leur poing. Ils frappent d'un coup sec. Pan! L'une des deux pièces a cédé. On essaye encore de l'autre bout. Pan! ça y est! L'œuf tuméfié appartient de droit à celui dont l'œuf demeure intact.

L'après-midi du Vendredi-Saint, jeunes et vieux ont vu défiler les bouchers et leurs boeufs gras enrubannés. Le bouilli de Pâques sera particulièrement juteux, gras à souhait. Famille et visites s'en délectent.

Pentecôte tombe sur un jeudi, ce qui le place haut dans l'esprit des écoliers. Un jour de congé au milieu de la semaine. Quelle aubaine!

L'Ascension hélas, a lieu un dimanche, aussi passe-t-elle inaperçue de la gent écolière.

Un cyclone ravagea la partie méridionale de la Vallée le 19 août 1890. Malgré le nombre des maisons démolies, ou endommagées, nulle créature humaine ne périt, ni ne fut même grièvement blessée. Un service commémoratif se célébra désormais à l'église du Brassus lors de l'anniversaire de l'événement. Cette pratique tomba en désuétude il y a quelques années, on ne sait trop pourquoi.

Aucune tradition ne concerne des pèlerinages entrepris par les gens du Lieu au temps des couvents. On a pu, par contre, établir qu'une procession montait chaque année du Vieux Mot-hier du Lieu à l'ermitage de Don Poncet. Le cortège gagnait la hauteur par un long lacet. Il faisait halte à mi-distance, au lieu dit le "Reposoir des Prés."

La toponymie permet d'avancer que d'humbles chapelles ou oratoires punctuaient le territoire avant la réforme. Elles se trouvaient en St Pierre au bord de l'Orbe, au futur territoire du Chenit; en St Salut, près Combenoire; à St Sulpice, à l'est du pont interlacustre; en St Michel, près de l'Abbaye du Lac. Cet élément pittoresque du paysage prit fin à la suppression du monastère.

La fête de St Théodule eut un sort tout pareil. Berne ne put la tolérer. Ses humbles sujets, à court de distraction, se rudaient aux fêtes patronales des localités comtoises voisines. Des douzaines de jeunes gens s'en allaient chaque année fêter la vogue de Bois d'Amont, la St Jean de Chapelle-des-Bois, la St-Alexandre de Châtelblanc, la St Jacques à Chauvneuve et surtout l'Assomption à Mouthe. Cette dernière fête tombait sur le 15 août. On l'appelait aussi la mi-août ou la St Napoléon. A raison de cent sous par tête, on vous servait un plantureux repas. Les viandes y dominaient. Le légume s'en tenait à de timides et rares apparitions. Le vin, offert à discrétion, coulait à flots. Le soir venu, l'hôtelier se faisait un devoir de reconduire ses clients en char jusqu'aux limites du Risol de l'Etat, pour abrégier quelque peu le chemin du retour. Mais la Combo des Laisnettes paraît interminable; car certains d'entre eux ont les jambes molles. On se retrempe un moment au chalet des Loges où Cantin débat son fromage.

La nuit tombe. La troupe fourbue vient échouer au vieux Chalet-Brûlé, pour lors vide. Il faut attendre l'aube, accroupis autour du foyer. Heureusement qu'on est au coeur de l'été. L'affaire n'aura de suites fâcheuses pour personne.

ms 600b et 600c.

L'une de mes tantes voyait ses jours d'enfance sous un jour par trop idyllique et flatteur. Elle écrit ces lignes sur la célébration du dimanche au hameau vers 1850.

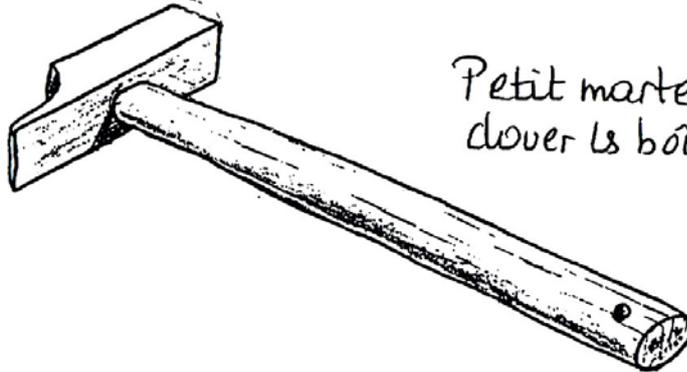
" Les jours de repos, chacun prenait part non seulement au service divin à l'église le matin, mais aussi à la réunion de famille le soir autour de la Bible.

De ce temps-là, le temple était plein de monde, car le soleil du Réveil brûlait sur toute la communauté. Les jeunes gens jusqu'à l'âge de 20 ans, assistaient régulièrement à l'instruction religieuse l'après-midi. Le reste de la famille faisait une joyeuse promenade à travers les champs et les bois. Parfois on s'en allait au chevet d'un malade ou jusqu'au cimetière; si le beau temps n'était pas de la partie, la jeunesse jouait aux noix chez l'un ou l'autre des particuliers. Les jeunes filles y venaient aussi chanter des cantiques ou des romances. On faisait en outre des rondes. Les parents attendris écoutaient et regardaient, assis sur le vieux canapé. Souvent la population du village principal de la paroisse se rendait sur une hauteur voisine, à l'ombre des grands arbres. Les gens des hameaux voisins accouraient. Dans la forêt, sous l'oeil du ciel bleu, jeunes gens et enfants ouillaient gentiment des fleurs ou des fruits sauvages. Les adultes devisaient paisiblement de quelques affaires d'intérêt commun. D'autres groupes entonnaient de saines et saines mélodies.

Hélas, ajoutait ma bonne vieille tante, pourquoi ces tableaux gracieux et ces bonnes moeurs ont-elles disparu ?"1.

Pas question de transgresser la loi du repos dominical. S'il y avait du foin sec et que la pluie menaçât, le grand-père ne manquait pas de s'écrier : "Celui qui le mouille, le séchera bien!

(Sé.ka. lü. mö. lü. sët. sër. präu !)



Petit marteau pour
clouer les boîtes à vocherin.